

égards que les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avoit commandé les armées avec tant de gloire¹. Il vint à l'assemblée; un jeune homme lui dit: «Je ne me lève pas devant toi, parce que tu ne laisseras point d'enfans qui puissent un jour se lever devant moi²." Les célibataires sont exposés à d'autres humiliations: ils n'assistent point aux combats que se livrent les filles à demi nues; il dépend du magistrat de les contraindre à faire, pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépoillés de leurs habits, et chantant contre eux-mêmes des chansons, où ils reconnoissent que leur désobéissance aux lois mérite le châtement qu'ils éprouvent³.

¹ Xenoph. hist. Græc. p. 48.
² Plut. in Lyc. tom. I, p. 48.
³ Plut. in Lyc. tom. I, p. 48.

CHAPITRE XLVIII.

Des Mœurs et des Usages des Spartiates.

CE chapitre n'est qu'une suite du précédent: car l'éducation des Spartiates continue, pour ainsi dire, pendant toute leur vie¹.

Dès l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux et leur barbe: les cheveux ajoutent à la beauté, et conviennent à l'homme libre, de même qu'au guerrier². On essaie l'obéissance dans les choses les plus indifférentes; lorsque les Ephores entrent en place, ils font proclamer à son de trompe un décret, qui ordonne de raser la lèvre supérieure, ainsi que de se soumettre aux lois³. Ici tout est instruction: un Spartiate interrogé pourquoi il entretenoit une si longue barbe: «Depuis que le temps l'a blanchie, répondit-il, elle m'avertit à tout moment de ne pas déshonorer ma vieillesse⁴."

Les Spartiates, en bannissant de leurs habits toute espèce de parure, ont donné un exemple admiré et nullement imité des autres nations.

¹ Plut. in Lyc. tom. I, t. 2, p. 230.
² Plut. in Agid. tom. I, p. 54.
³ Herodot. lib. I, c. 82. pag. 808. Id. de serà num. vind. t. 2, p. 550.
⁴ Xenoph. de rep. Laced. p. 686. Plut. in Lysand. t. I, p. 434. Id. apophth. lacon. t. 2, p. 232.

Chez eux, les rois, les magistrats, les citoyens de la dernière classe, n'ont rien qui les distingue à l'extérieur¹; ils portent tous une tunique très courte², et tissue d'une laine très grossière³; ils jettent par dessus un manteau ou une grosse cape⁴. Leurs pieds sont garnis de sandales ou d'autres espèces de chaussures, dont la plus commune est de couleur rouge⁵. Deux héros de Lacédémone, Castor et Pollux, sont représentés avec des bonnets qui, joints l'un à l'autre par leur partie inférieure, ressembleroient pour la forme à cet œuf dont on prétend qu'ils tirent leur origine⁶. Prenez un de ces bonnets, et vous aurez celui dont les Spartiates se servent encore aujourd'hui. Quelques-uns le serrent étroitement avec des courroies autour des oreilles⁷; d'autres commencent à remplacer cette coiffure par celle des courtisanes de la Grèce. « Les Lacédémoniens ne sont plus invincibles, disoit de mon temps le poète Antiphane; les réseaux qui retiennent leurs cheveux sont teints en pourpre⁸. »

Ils furent les premiers après les Crétois, à se dépouiller entièrement de leurs habits dans

¹ Thucyd. l. 1, c. 6. Aristot. de rep. lib. 4, c. 9, t. 2, p. 374.

² Plat. in Protag. t. 1, p. 342. Plut. ibid. p. 210.

³ Aristoph. in vesp. v. 474. Schol. ibid.

⁴ Demost. in Conon. p. 1113. Plut. in Phoc. t. 1,

p. 746.

⁵ Meurs. miscell. Lat. con. l. 1, c. 18.

⁶ Id. ibid. ci 17.

⁷ Id. ibid.

⁸ Antiph. ap. Athen. l. 15, c. 8, p. 681. Casaub. ibid. t. 2, p. 610.

les exercices du gymnase¹. Cet usage s'introduisit ensuite dans les jeux olympiques², et a cessé d'être indécent depuis qu'il est devenu commun³.

Ils paroissent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité supérieure⁴; mais il leur est défendu de les porter à l'assemblée générale⁵, parce que les affaires de l'état doivent se terminer par la force de la raison, et non par celle des armes.

Les maisons sont petites et construites sans art: on ne doit travailler les portes qu'avec la scie; les planchers, qu'avec la cognée: des troncs d'arbres à peine dépouillés de leurs écorces, servent de poutres⁶. Les meubles, quoique plus élégans⁷, participent à la même simplicité; ils ne sont jamais confusément entassés. Les Spartiates ont sous la main tout ce dont ils ont besoin, parce qu'ils se font un devoir de mettre chaque chose à sa place⁸. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre et de la discipline.

Leur régime est austère. Un étranger qui les avoit vus étendus autour d'une table et sur

¹ Plat. de rep. l. 5, t. 2, pag. 452. Dionys. Halic. de Thucyd. judic. t. 6, p. 856.

² Thucyd. lib. 1, c. 6. Schol. ibid.

³ Plat. ibid.

⁴ Aristoph. in av. vers. 1283. Schol. ibid. Id. in eccl. v. 74 et 539. Theophr.

charact. c. 5. Casaub. ibid.

⁵ Plut. in Lyc. tom. 1, p. 46.

⁶ Plut. in Lyc. tom. 1, p. 47. Id. in apophth. Lat. con. t. 2, p. 210 et 227.

⁷ Id. in Lyc. p. 45.

⁸ Aristot. œcon. lib. 1, c. 5, t. 2, p. 495.

le champ de bataille, trouvoit plus aisé de supporter une telle mort qu'une telle vie¹. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le superflu; et s'ils sont frugals, c'est plutôt par vertu que par nécessité. Ils ont de la viande de boucherie²; le mont Taygète leur fournit une chasse abondante³; leurs plaines, des lièvres, des perdrix et d'autres espèces de gibier; la mer et l'Eurotas, du poisson⁴. Leur fromage de Gythium est estimé⁵ *. Ils ont de plus différentes sortes de légumes, de fruits, de pains et de gâteaux⁶.

Il est vrai que leurs cuisiniers ne sont destinés qu'à préparer la grosse viande⁷, et qu'ils doivent s'interdire les ragoûts, à l'exception du brouet noir⁸. C'est une sauce dont j'ai oublié la composition **, et dans laquelle les Spartiates trempent leur pain. Ils la préfèrent aux

¹ Ælian. var. hist. l. 18, c. 38. Stob. serm. 29, p. 208. Athen. l. 4, p. 138.

² Athen. l. 4, p. 139.

³ Xenoph. de rep. Lacéd. p. 680. Pausan. lib. 3, c. 20, p. 261.

⁴ Athen. ibid. p. 141; l. 14, p. 654. Meurs. miscell. Lacon. l. 1, c. 13.

⁵ Lucian in meretric. t. 3, p. 321.

* Ce fromage est encore estimé dans le pays. (Voyez Lacédémone ancienne, t. 1, p. 63).

⁶ Meurs. ibid. cap. 12 et 13.

⁷ Ælian. var. hist. l. 14, cap. 7.

⁸ Plut. in Lyc. tom. 1, p. 46. Id. in Agid. p. 810. Poll. lib. 6, c. 9, §. 57.

** Meursius (miscel. lacon. lib. 1, cap. 8.) conjecture que le brouet noir se faisoit avec du jus exprimé d'une pièce de porc, auquel on ajoutoit du vinaigre et du sel. Il paroît en effet que les cuisiniers ne pouvoient employer d'autre assaisonnement que le sel et le vinaigre. (Plut. de sanit. tuend. t. 2, p. 128.)

mets les plus exquis¹. Ce fut sur sa réputation, que Denys, tyran de Syracuse, voulut en enrichir sa table. Il fit venir un cuisinier de Lacédémone, et lui ordonna de ne rien épargner. Le brouet fut servi: le roi en goûta, et le rejeta avec indignation. »Seigneur, lui dit l'esclave, il y manque un assaisonnement essentiel. Et quoi donc, répondit le prince? Un exercice violent avant le repas, répliqua l'esclave²».

La Laconie produit plusieurs espèces de vins. Celui que l'on recueille sur les cinq collines, à sept stades de Sparte, exhale une odeur aussi douce que celle des fleurs³. Celui qu'ils font cuire doit bouillir jusqu'à ce que le feu en ait consumé la cinquième partie. Ils le conservent pendant quatre ans avant de le boire⁴. Dans leurs repas, la coupe ne passe pas de main en main, comme chez les autres peuples; mais chacun épuise la sienne, remplie aussitôt par l'esclave qui les sert à table⁵. Ils ont la permission de boire tant qu'ils en ont besoin⁶; ils en usent avec plaisir, et n'en abusent jamais⁷. Le spectacle dégoûtant d'un esclave

¹ Plut. instit. Lacon. t. 2, p. 286.

² Id. ibid. Cicer. tuscul. quæst. lib. 5, cap. 34, t. 2, pag. 389. Stob. serm. 29, p. 208.

³ Alcem. ap. Athen. l. 1, c. 24, p. 31.

⁴ Democr. geopon. l. 7, c. 4. Pallad. ap. script. rei

rustic. l. 11, tit. 14, t. 2, p. 990.

⁵ Crit. ap. Athen. l. 10, p. 432; l. 11, c. 3, p. 462.

⁶ Xenoph. de rep. Lacéd. p. 680. Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 208.

⁷ Plat. de leg. l. 1, t. 2, p. 637.

qu'on enivre, et qu'on jette quelquefois sous leurs yeux, lorsqu'ils sont encore enfans, leur inspire une profonde aversion pour l'ivresse¹, et leur ame est trop fière pour consentir jamais à se dégrader. Tel est l'esprit de la réponse d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il se modérait dans l'usage du vin: «C'est, dit-il, pour n'avoir jamais besoin de la raison d'autrui²." Outre cette boisson, ils appaisent souvent leur soif avec du petit-lait³ *.

Ils ont différentes espèces de repas publics. Les plus fréquens sont les Philities **. Rois, magistrats, simples citoyens, tous s'assemblent, pour prendre leurs repas, dans des salles où sont dressées quantité de tables, le plus souvent de 15 couverts chacune⁴. Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre, et forment une société d'amis, dans laquelle on ne peut être reçu que du consentement de tous ceux qui la composent⁵. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre ou sur un

¹ Plut. instit. Lacon. t. 2, p. 239. Athen. lib. 10, p. 433.

² Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 224.

³ Hesych. in *Kirrhos*.

* Cette boisson est encore en usage dans le pays. (Voyez Lacédémone ancienne, t. 1, p. 64.)

** Ces repas sont appe-

lés, par quelques auteurs, Phidities; par plusieurs autres, Philities, qui paroît être leur vrai nom, et qui désigne des associations d'amis. (Voyez Meurs. miscell. Lacon. l. 1, c. 9.)

⁴ Plut. in Lyc. tom. 1, p. 46. Porphy. de abst. l. 4, §. 4, p. 305.

⁵ Plut. *ibid.*

morceau de bois¹. On leur sert du brouet noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies séparément à chaque convive, quelquefois si petites, qu'elles pesent à peine un quart de mine² *. Ils ont du vin, des gâteaux ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois on ajoute pour supplément à la portion ordinaire, du poisson et différentes espèces de gibier³. Ceux qui offrent des sacrifices, ou qui vont à la chasse, peuvent à leur retour manger chez eux; mais ils doivent envoyer à leurs commensaux une partie du gibier ou de la victime⁴. Auprès de chaque couvert on place un morceau de mie de pain pour s'essuyer les doigts⁵.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertu. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole; ils parlent avec précision, et sont écoutés avec respect.

À la décence se joint la gaieté⁶. Lycurgue en fit un précepte aux convives; et c'est dans

¹ Athen. l. 12, p. 518. Suid. in *Luk.* et in *Philit.* Cicer. orat. pro Mur. c. 35. t. 5, p. 232. Meurs. miscell. Lac. l. 1, c. 10.

² Dicæarch. ap. Athen. l. 4, c. 8, p. 141.

³ Xenoph. de rep. Lac. p. 680. Plut. in Lyc. t. 1, p. 46.

⁴ Dicæarch. ap. Athen. l. 4, c. 8, p. 141.

⁵ Euvion trois onces et demie.

⁶ Dicæarch. ap. Athen. l. 4, c. 8, p. 141.

⁷ Xenoph. de rep. Lac. p. 680. Plut. in Lyc. t. 1, p. 46.

⁸ Poll. l. 6, c. 14, §. 93. Athen. l. 9, p. 409.

⁹ Aristoph. in *Lysistr.* v. 1228.

cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du Rire¹. Mais les propos qui réveillent la joie ne doivent avoir rien d'offensant; et le trait malin, si par hasard il en échappe à l'un des assistans, ne doit point se communiquer au dehors. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par là².

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis; les autres, pour y prendre des leçons de sagesse et de plaisanterie³.

Soit que les repas publics aient été établis dans une ville, à l'imitation de ceux qu'on prenoit dans un camp; soit qu'ils tirent leur origine d'une autre cause⁴, il est certain qu'ils produisent dans un petit état des effets merveilleux pour le maintien des lois⁵: pendant la paix, l'union, la tempérance, l'égalité; pendant la guerre, un nouveau motif de voler au secours d'un citoyen avec lequel on est en communauté de sacrifices ou de libations⁶. Minos les avoit ordonnés dans ses états; Lycurgue

¹ Plut. *ibid.* p. 55.
² Plut. *instit.* Lacon. t. 2, p. 236.

³ *Id.* in Lyc. t. 1, p. 46 et 50.

⁴ Plat. de leg. l. 1, t. 2,

p. 625; l. 6, p. 780.

⁵ *Id.* *ibid.* Plut. in Lyc. tom. 1, p. 45. *Id.* apophth. Lacon. t. 2, p. 226.

⁶ Dyonis. Halic. antiq. Rom. l. 2, t. 1, p. 283.

adopta cet usage, avec quelques différences remarquables. En Crète, la dépense se prélève sur les revenus de la république¹; à Lacédémone, sur ceux des particuliers, obligés de fournir par mois une certaine quantité de farine d'orge, de vin, de fromage, de figes et même d'argent². Par cette contribution forcée, les plus pauvres risquent d'être exclus des repas en commun, et c'est un défaut qu'Aristote reprochoit aux lois de Lycurgue³: d'un autre côté, Platon blâmoit Minos et Lycurgue de n'avoir pas soumis les femmes à la vie commune⁴. Je m'abstiens de décider entre de si grands politiques et de si grands législateurs.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire⁵; d'autres savent à peine compter⁶: nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie et des autres sciences⁷. Les plus instruits font leurs délices des poésies d'Homère⁸, de Terpandre⁹ et de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'ame. Leur théâtre n'est destiné qu'à leurs exercices¹⁰; ils n'y représen-

¹ Aristot. de rep. lib. 2, c. 9, et 10, t. 2, p. 331 et 332.

² Plut. in Lyc. tom. 1, p. 46. Porphyr. de abstin. l. 4, §. 4, p. 305. Dicaearch. ap. Athen. lib. 4, c. 8, p. 141.

³ Aristot. *ibid.*

⁴ Plat. de leg. l. 6, t. 2, p. 780 et 781; l. 8, p. 839.
⁵ Isocr. panathen. t. 2, p. 290.

⁶ Plat. in Hipp. maj. t. 3, p. 285.

⁷ *Id.* *ibid.* Ælian. var. hist. l. 12, c. 50.

⁸ Plat. de leg. l. 8, t. 2, p. 680.

⁹ Heracl. Pont. in antiq. Græc. t. 6, p. 2823.

¹⁰ Herodot. l. 6, c. 67. Xenoph. hist. Græc. lib. 6, p. 597. Plut. in Ages. t. 1, p. 612.

tent ni tragédies, ni comédies, s'étant fait une loi de ne point admettre chez eux l'usage de ces drames¹. Quelques-uns, en très petit nombre, ont cultivé avec succès la poésie lyrique. Alcman, qui vivoit il y a trois siècles environ, s'y est distingué²; son style a de la douceur, quoiqu'il eût à combattre le dur dialecte Dorien qu'on parle à Lacédémone³; mais il étoit animé d'un sentiment qui adoucit tout: il avoit consacré toute sa vie à l'amour, et il chanta l'amour toute sa vie.

Ils aiment la musique qui produit l'enthousiasme de la vertu⁴: sans cultiver cet art, ils sont en état de juger de son influence sur les mœurs, et rejettent les innovations qui pourroient altérer sa simplicité⁵.

On peut juger par les traits suivans, de leur aversion pour la rhétorique⁶. Un jeune Spartiate s'étoit exercé, loin de sa patrie, dans l'art oratoire; il y revint, et les Ephores le firent punir, pour avoir conçu le dessein de tromper ses compatriotes⁷. Pendant la guerre du Péloponèse, un autre Spartiate fut envoyé

¹ Plut. inst. Lacon. t. 2, p. 239.

² Meurs. bibl. Græc. in Alcman. Fabric. bibl. Græc. tom. 1, p. 565. Diction. de Bayle, au mot Alcman.

³ Pausan. lib. 3, c. 15, p. 244.

⁴ Plut. instit. Lacon. t. 2, p. 238. Chamel. ap. A-

then. l. 4, c. 25, p. 184.

⁵ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 5, t. 2, p. 454. Athen. lib. 14, p. 628.

⁶ Quintil. instit. orat. l. 2, c. 16, p. 124. Athen. l. 13, p. 611.

⁷ Sext. Empir. adv. rhetor. l. 2, p. 293.

vers le satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots; et comme il vit les ambassadeurs Athéniens déployer tout le faste de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutissoient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, et les montrant au satrape, il lui dit: Choisis¹. Deux siècles auparavant, les habitans d'une île de la mer Egée², pressés par la famine, s'adressèrent aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambassadeur: Nous n'avons pas compris la fin de votre harangue, et nous en avons oublié le commencement. On en choisit un second, en lui recommandant d'être bien concis. Il vint, et commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces sacs où l'on tient la farine. Le sac étoit vide: l'assemblée résolut aussitôt d'approvisionner l'île: mais elle avertit le député de n'être plus si proluxe une autre fois. En effet, il leur avoit dit qu'il falloit remplir le sac³.

Ils méprisent l'art de la parole; ils en estiment le talent. Quelques-uns l'ont reçu de la nature⁴, et l'ont manifesté, soit dans les assemblées de leur nation et des autres peuples, soit dans les oraisons funèbres, qu'on prononce tous les ans en l'honneur de Pausanias et de

¹ Sext. Empir. adv. rhetor. l. 2, p. 293.

² Herodot. lib. 3, c. 46.

³ Sext. Empir. ibid.

⁴ Æschin. in Timarch. p. 288.

Léonidas¹. Ce général, qui, pendant la guerre du Péloponèse, soutint en Macédoine l'honneur de sa patrie, Brasidas, passoit pour éloquent, aux yeux même de ces Athéniens qui mettent tant de prix à l'éloquence².

Celle des Lacédémoniens va toujours au but, et y parvient par les voies les plus simples. Des sophistes étrangers ont quelquefois obtenu la permission d'entrer dans leur ville, et de parler en leur présence; accueillis, s'ils annoncent des vérités utiles, on cesse de les écouter, s'ils ne cherchent qu'à éblouir. Un de ces sophistes nous proposoit un jour d'entendre l'éloge d'Hercule. »D'Hercule? s'écria aussitôt Antalcidas; eh! qui s'avise de le blâmer³?»

Ils ne rougissent pas d'ignorer les sciences, qu'ils regardent comme superflues; et l'un d'eux répondit à un Athénien qui leur en faisoit des reproches: Nous sommes en effet les seuls à qui vous n'avez pas pu enseigner vos vices⁴. N'appliquant leur esprit qu'à des connaissances absolument nécessaires, leurs idées n'en sont que plus justes et plus propres à s'assortir et à se placer; car les idées fausses sont comme ces pièces irrégulières qui ne peuvent entrer dans la construction d'un édifice.

Ainsi, quoique ce peuple soit moins ins-

¹ Pausan. lib. 3, c. 14. t. 2, p. 192.

p. 240.

² Thucyd. lib. 4, c. 84.

³ Plut. apophth. Lacon.

⁴ Id. in Lyc. tom. 1, p. 52. Id. apophth. Lacon. t. 2, p. 217.

truit que les autres, il est beaucoup plus éclairé. On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus et les autres sages de la Grèce, empruntèrent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules¹. Ce que j'en ai vu m'a souvent étonné. Je croyois m'entretenir avec des gens ignorans et grossiers; mais bientôt il sortoit de leurs bouches des réponses pleines d'un grand sens, et perçantes comme des traits². Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision³, ils se taisent, s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire⁴. S'ils en ont trop, ils font des excuses⁵: ils sont avertis par un instinct de grandeur, que le style diffus ne convient qu'à l'esclave qui prie; en effet, comme la prière, il semble se traîner aux pieds et se replier autour de celui qu'on veut persuader. Le style concis, au contraire, est imposant et fier: il convient au maître qui commande⁶: il s'assortit au caractère des Spartiates, qui l'emploient fréquemment dans leurs entretiens et dans leurs lettres. Des réparties aussi promptes que l'éclair, laissent après elles, tantôt une lumière vive, tantôt la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur patrie.

¹ Plat. in Protog. t. 1, p. 343.

² Id. ibid. p. 342.

³ Herodot. lib. 3, c. 46.

Plat. de leg. lib. 1, tom. 2,

p. 641; l. 4, p. 721. Plut.

in Lyc. t. 1, p. 51 et 52.

Pausan. l. 4, c. 7, p. 269.

⁴ Plut. ibid. p. 52.

⁵ Thucyd. lib. 4, c. 17.

⁶ Demetr. Phal. de eloc.

c. 253.

BIBLIOTECA

On louoit la bonté du jeune roi Charilaüs. „Comment seroit-il bon, répondit l'autre roi, „puisqu'il pest, même pour les méchans ?” Dans une ville de la Grèce, le héraut chargé de la vente des esclaves, dit tout haut: Je vends un Lacédémonien. „Dis plutôt un prisonnier”, s'écria celui-ci, en lui mettant la main sur la bouche¹. Les généraux du roi de Perse demandoient aux députés de Lacédémone, en quelle qualité ils comptoient suivre la négociation? „Si elle échoue, répondirent-ils, comme particuliers; si elle réussit, comme ambassadeurs².”

On remarque la même précision dans les lettres qu'écrivent les magistrats, dans celles qu'ils reçoivent des généraux. Les Ephores, craignant que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, ou n'interrompît ses exercices accoutumés, ne lui écrivirent que ces mots: „Ne vous promenez point³.” La défaite la plus désastreuse, la victoire la plus éclatante, sont annoncées avec la même simplicité. Lors de la guerre du Péloponèse, leur flotte qui étoit sous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens, commandée par Alcibiade, un officier écrivit aux Ephores: „La bataille est perdue. Mindare est mort,

¹ Plut. in Lyc. tom. I, p. 42. Id. apophth. Lacon. t. 2, p. 218.

² Id. ibid. p. 233.

³ Plut. in Lyc. tom. I,

p. 55. Id. apophth. Lacon. p. 231.

⁴ Aelian. var. hist. l. 2, c. 5.

„Point de vivres ni de ressources¹.” Peu de temps après, ils reçurent de Lysander, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes: „Athènes est prise².” Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuse et la plus utile pour Lacédémone.

Qu'on n'imagine pas, d'après ces exemples, que les Spartiates, condamnés à une raison trop sévère, n'osent déridier leur front. Ils ont cette disposition à la gaïeté, que procurent la liberté de l'esprit, et la conscience de la santé. Leur joie se communique rapidement, parce qu'elle est vive et naturelle: elle est entretenue par des plaisanteries qui, n'ayant rien de bas ni d'offensant, diffèrent essentiellement de la bouffonnerie et de la satire³. Ils apprennent de bonne heure l'art de les recevoir et de les rendre⁴. Elles cessent dès que celui qui en est l'objet demande qu'on l'épargne⁵.

C'est avec de pareils traits qu'ils repoussent quelquefois les prétentions ou l'humeur. J'étois un jour avec le roi Archidamus; Périander son médecin, lui présenta des vers qu'il venoit d'achever. Le prince les lut, et lui dit avec amitié: „Eh! pourquoi, de si bon médecin, vous faites-vous si mauvais poète⁶?”

¹ Xenoph. hist. Græc. l. I, p. 430.

² Plut. in Lysand. t. I, p. 441. Id. apophth. Lacon. p. 229. Schol. Dion. Chrysost. orat. 64, p. 106.

³ Plut. in Lyc. tom. I,

p. 55.

⁴ Heracl. de polit. in antiq. Græc. t. 6; p. 2823.

⁵ Plut. ibid. t. I, p. 46.

⁶ Id. apophth. Lacon. p. 218.

Quelques années après, un vieillard se plaignant au roi Agis de quelques infractions faites à la loi, s'écrioit que tout étoit perdu: «Cela est si vrai, répondit Agis en souriant, que dans mon enfance, je l'entendois dire à mon père, qui, dans son enfance, l'avoit entendu dire au sien¹»

Les arts lucratifs, et sur-tout ceux de luxe, sont sévèrement interdits aux Spartiates². Il leur est défendu d'altérer par des odeurs, la nature de l'huile, et par des couleurs, excepté celle de pourpre, la blancheur de la laine. Ainsi, point de parfumeurs et presque point de teinturiers parmi eux³. Ils ne dévoient connoître ni l'or, ni l'argent, ni par conséquent ceux qui mettent ces métaux en œuvre⁴. À l'armée, ils peuvent exercer quelques professions utiles, comme celles de héraut, de trompette, de cuisinier, à condition que le fils suivra la profession de son père, comme cela se pratique en Egypte⁵.

Ils ont une telle idée de la liberté, qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains⁶. Un d'entre eux, à son retour d'Athènes, me disoit: Je viens d'une ville où rien n'est déshonnête. Par là, il désignoit, et ceux qui pro-

¹ Plut. *ibid.* p. 216.

² Id. in *Lyc.* t. I, p. 44.

³ *Ælian.* var. *hist.* lib. 6, cap. 6. *Polyæn.* lib. 2, c. I, n.º 6.

⁴ *Athen.* l. 15, p. 686.

⁵ *Senec.* *quæst. natur.* lib. 4,

c. 13, t. 2, p. 762.

⁶ Plut. in *Lyc.* tom. I,

p. 44.

⁵ Herodot. l. 6, c. 60.

⁶ Aristot. *de rhet.* l. I,

c. 9, t. 2, p. 532.

curoient des courtisannes à prix d'argent, et ceux qui se livroient à de petits trafics¹. Un autre, se trouvant dans la même ville, apprit qu'un particulier venoit d'être condamné à l'amende pour cause d'oisiveté; il voulut voir, comme une chose extraordinaire, un citoyen puni dans une république, pour s'être affranchi de toute espèce de servitude².

Sa surprise étoit fondée, sur ce que les lois de son pays tendent sur-tout à délivrer les âmes des intérêts factices et des soins domestiques³. Ceux qui ont des terres, sont obligés de les affermer à des Hilotes⁴; ceux entre qui s'élèvent des différends, de les terminer à l'amiable; car il leur est défendu de consacrer les momens précieux de leur vie à la poursuite d'un procès⁵, ainsi qu'aux opérations du commerce⁶, et aux autres moyens qu'on emploie communément pour augmenter sa fortune, ou se distraire de son existence.

Cependant ils ne connoissent pas l'ennui, parce qu'ils ne sont jamais seuls, jamais en repos⁷. La nage, la lutte, la course, la paume⁸, les autres exercices du gymnase, et les évolutions militaires, remplissent une partie de leur

¹ Plut. *apophth.* Lacon. t. 2, p. 236.

² Id. *ibid.* p. 221.

³ Id. *instit.* Lacon. t. 2, p. 239.

⁴ Id. in *Lyc.* t. I, p. 54.

⁵ Id. *apophth.* Lacon. tom. 2,

p. 216.

⁵ Id. *ibid.* p. 54. Id. *apophth.* lacon. t. 2, p. 233.

⁶ Xenoph. *de rep.* La-

ced. p. 682.

⁷ Plut. in *Lyc.* p. 55.

⁸ Xenoph. *de rep.* La-

ced. p. 684.

BIBLIOTECA

journée¹; ensuite ils se font un devoir et un amusement d'assister aux jeux et aux combats des jeunes élèves²; de là, ils vont aux Leschès: ce sont des salles distribuées dans les différens quartiers de la ville³, où les hommes de tout âge ont coutume de s'assembler. Ils sont très sensibles aux charmes de la conversation: elle ne roule presque jamais sur les intérêts et les projets des nations; mais ils écoutent, sans se lasser, les leçons des personnes âgées⁴; ils entendent volontiers raconter l'origine des hommes, des héros et des villes⁵. La gravité de ces entretiens est tempérée par des saillies fréquentes.

Ces assemblées, ainsi que les repas et les exercices publics, sont toujours honorées de la présence des vieillards. Je me sers de cette expression, parce que la vieillesse, dévouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faite de l'honneur⁶. Les autres citoyens, et sur-tout les jeunes gens, ont pour lui les égards qu'ils exigent à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de se lever quand il paroît, de se taire quand il parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation, et dans les salles du gymnase; ainsi les citoyens qui ont servi leur

¹ Ælian. var. hist. l. 2,

² 5. Id. l. 14, c. 7.

³ Plut. in Lyc. p. 54.

⁴ Pausan. lib. 3, c. 14, p. 240 ; c. 15, p. 245

⁴ Plut. ibid.

⁵ Plat. in Hipp. maj.

t. 3, p. 285.

⁶ Plut. instit. Lacon. t.

2, p. 237. Justin. l. 3, c. 3.

patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés, les uns comme les dépositaires de l'expérience, les autres comme ces monumens dont on se fait une religion de conserver les débris.

Si l'on considère maintenant que les Spartiates consacrent une partie de leur temps à la chasse et aux assemblées générales, qu'ils célèbrent un grand nombre de fêtes, dont l'éclat est rehaussé par le concours de la danse et de la musique¹, et qu'enfin les plaisirs communs à toute une nation, sont toujours plus vifs que ceux d'un particulier, loin de plaindre leur destinée, on verra qu'elle leur ménage une succession non interrompue de momens agréables, et de spectacles intéressans. Deux de ces spectacles avoient excité l'admiration de Pindare: c'est là, disoit-il, que l'on trouve le courage bouillant des jeunes guerriers, toujours adouci par la sagesse consommée des vieillards; et les triomphes brillans des Muses, toujours suivis des transports de l'algresse publique².

Leurs tombeaux sans ornemens, ainsi que leurs maisons, n'annoncent aucune distinction entre les citoyens³; il est permis de les placer dans la ville, et même auprès des temples. Les pleurs et les sanglots n'accompagnent ni les funérailles⁴, ni les dernières heures du

¹ Plut. in Lyc. tom. I, p. 54.

² Pind. ap. Plut. in Lyc.

p. 53.

³ Heracl. Pont. in antiq. Græc. t. 6, p. 2823.

⁴ Plut. instit. Lacon. t.

2, p. 238.

BIBLIOTECA

mourant : car les Spartiates ne sont pas plus étonnés de se voir mourir, qu'ils ne l'avoient été de se trouver en vie ; persuadés que c'est à la mort de fixer le terme de leurs jours, ils se soumettent aux ordres de la nature avec la même résignation qu'aux besoins de l'état.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles. Mais ce sont des beautés sévères et imposantes¹ ; elles auroient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques-uns à Praxitèle pour sa Vénus.

Leur habillement consiste dans une tunique ou espèce de chemise courte, et dans une robe qui descend jusqu'aux talons². Les filles, obligées de consacrer tous les momens de la journée à la lutte, à la course, au saut, à d'autres exercices pénibles, n'ont pour l'ordinaire qu'un vêtement léger et sans manches³, qui s'attache aux épaules avec des agrafes⁴, et que leur ceinture⁵ tient relevé au dessus des genoux⁶ : sa partie inférieure est ouverte de chaque côté, de sorte que la moitié du corps reste à décou-

¹ Homer. odys. l. 13, v. 412. Aristoph. in Lysistr. v. 80. Mus. de Her. v. 74. Coluth. de rapt. Helen. v. 218. Euseb. præp. evang. l. 5, c. 29. Meurs. miscell. Lacon. l. 2, c. 3.

² Plut. in Agid. tom. I, p. 823.

³ Excerpt. manuxcr. ap. Potter. in not. ad Clem.

Alex. pædag. lib. 2, c. 10, pag. 238. Eustath. in Iliad. t. 2, p. 975.

⁴ Poil. onomast. lib. 7, cap. 13, §. 55. Eustath. in Iliad. t. 2, p. 975, lin. 38.

⁵ Plut. in Lyc. tom. I, p. 48.

⁶ Clem. Alex. ibid. Virg. æneid. l. I, v. 320, 324 et 408.

vert¹. Je suis très éloigné de justifier cet usage ; mais j'en vais rapporter les motifs et les effets d'après la réponse de quelques Spartiates à qui j'avois témoigné ma surprise.

Lycurgue ne pouvoit soumettre les filles aux mêmes exercices que les hommes, sans écarter tout ce qui pouvoit contrarier leurs mouvemens. Il avoit sans doute observé que l'homme ne s'est couvert qu'après s'être corrompu ; que ses vêtemens se sont multipliés à proportion de ses vices ; que les beautés qui le séduisent perdent souvent leurs attraits à force de se montrer ; et qu'enfin, les regards ne souillent que les âmes déjà souillées. Guidé par ces réflexions, il entreprit d'établir par ses lois, un tel accord de vertus entre les deux sexes, que la témérité de l'un seroit réprimée, et la faiblesse de l'autre soutenue. Ainsi, peu content de décerner la peine de mort à celui qui déshonoreroit une fille², il accoutuma la jeunesse de Sparte à ne rougir que du mal³. La pudeur dépouillée d'une partie de ses voiles⁴, fut respectée de part et d'autre, et les femmes de Lacédémone se distinguèrent par la pureté de leurs mœurs. J'ajoute que Lycurgue a trouvé des partisans parmi les philosophes. Platon veut que dans sa république, les femmes

¹ Euripid. in Androm.

v. 598. Soph. ap. Plut. in

Num. pag. 77. Plut. ibid.

p. 76. Hesych. in Dooriak.

² Meurs. miscell. Lacon.

l. 2, c. 3.

³ Plat. de rep. l. 5, t. 2,

p. 452.

⁴ Plut. in Lyc. tom. I,

p. 48.

BIBLIOTECA

de tout âge s'exercent dans le gymnase, n'ayant que leurs vertus pour vêtements ¹.

Une Spartiate paroît en public à visage découvert, jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Après son mariage, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle sort voilée ²; et comme elle ne doit être connue que de lui seul, il ne convient pas aux autres de parler d'elle avec éloge ³; mais ce voile sombre et ce silence respectueux, ne sont que des hommages rendus à la décence. Nulle part les femmes ne sont moins surveillées et moins contraintes ⁴; nulle part elles n'ont moins abusé de la liberté. L'idée de manquer à leurs époux, leur eût paru autrefois aussi étrange que celle d'étaler la moindre recherche dans leur parure ⁵: quoiqu'elles n'aient plus aujourd'hui la même sagesse ni la même modestie, elles sont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce.

Elles ont aussi un caractère plus vigoureux, et l'emploi avec succès pour assujettir leurs époux, qui les consultent volontiers, tant sur leurs affaires que sur celles de la nation. On a remarqué que les peuples guerriers sont en-

¹ Plat. de rep. lib. 5, Halic. antiq. Rom. lib. 2, p. 457. c. 24. t. 1, p. 287.

² Plut. apophth. Lacon. 5 Plut. in Lyc. tom. 1, p. 49. Id. apophth. Lacon. t. 2, p. 228. Heraclid. Pont. in antiq. Græc. tom. 6, p. 2823.

³ Id. ibid. p. 317 et 220.

⁴ Aristot. de rep. lib. 2, c. 9, t. 2, p. 328. Dionys.

clins à l'amour: l'union de Mars et de Vénus semble attester cette vérité; et l'exemple des Lacédémoniens sert à la confirmer ¹. Une étrangère disoit un jour à la femme du roi Léonidas: «Vous êtes les seules qui preniez de l'ascendant sur les hommes. Sans doute, répondit-elle, parce que nous sommes les seules qui mettions des hommes au monde ²».

Ces ames fortes donnèrent, il y a quelques années, un exemple qui surprit toute la Grèce. A l'aspect de l'armée d'Épaminondas, elles remplirent la ville de confusion et de terreur ³. Leur caractère commence-t-il à s'altérer comme leurs vertus? Y a-t-il une fatalité pour le courage? Un instant de foiblesse pourroit-il balancer tant de traits de grandeur et d'élévation qui les ont distinguées dans tous les temps, et qui leur échappent tous les jours?

Elles ont une haute idée de l'honneur et de la liberté; elles la poussent quelquefois si loin, qu'on ne sait alors quel nom donner au sentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivoit à son fils qui s'étoit sauvé de la bataille: «Il court de mauvais bruits sur votre compte; faites les cesser, ou cessez de vivre ⁴» En pareille circonstance, une Athénienne mandoit au sien: «Je vous sais bon gré de vous être

¹ Aristot. de rep. lib. 2, p. 48. c. 9, t. 2, p. 328. Plut. in Agid. t. 1, p. 798. Id. in amator. t. 2, p. 761.

² Plut. instit. Lacon. 3 Aristot. ibid. c. 9, t. 2, p. 329.

⁴ Plut. instit. Lacon. 2, p. 241.

«conservé pour moi¹». Ceux-mêmes qui voudroient excuser la seconde, ne pourroient s'empêcher d'admirer la première; ils seroient également frappés de la réponse d'Argiléonis, mère du célèbre Brasidas: des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuse de sons fils, ajoutoient que jamais Lacédémone n'avoit produit un si grand général: «Etrangers, leur dit-elle, mon fils étoit un brave homme; mais apprenez que Sparte possède plusieurs citoyens qui valent mieux que lui²».

Ici la nature est soumise, sans être étouffée; et c'est en cela que réside le vrai courage. Aussi les Ephores décernèrent-ils des honneurs signalés à cette femme³. Mais qui pourroit entendre, sans frissonner, une mère à qui l'on disoit: «Votre fils vient d'être tué sans avoir quitté son rang», et qui répondit aussitôt: «Qu'on l'enterre et qu'on mette son frère à sa place⁴?» et cette autre qui attendoit au faubourg la nouvelle du combat? Le courier arrive: elle l'interroge. «Vos cinq enfans ont péri. — Ce n'est pas là ce que je te demande; ma patrie n'a-t-elle rien à craindre? — Elle triomphe. — Eh bien! je me résigne avec plaisir à ma perte⁵». Qui pourroit encore voir sans terreur ces femmes qui donnent la

¹ Stob. serm. 106, pag. 122.
576.

² Plut. apophth. lacon. t. 2, p. 219 et 240.

³ Diod. Sic. lib. 12, p.

⁴ Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 242.

⁵ Id. ibid. p. 241.

mort à leurs fils convaincus de lâcheté¹? et celles qui, accourues au champ de bataille, se font montrer le cadavre d'un fils unique, parcourent d'un œil inquiet les blessures qu'il a reçues, comptent celles qui peuvent honorer ou déshonorer son trépas, et après cet horrible calcul, marchent avec orgueil à la tête du convoi, ou se confinent chez elles, pour cacher leurs larmes et leur honte² *?

Ces excès, ou plutôt ces forfaits de l'honneur, outrepassent si fort la portée de la grandeur qui convient à l'homme, qu'ils n'ont jamais été partagés par les Spartiates les plus abandonnés au fanatisme de la gloire. En voici la raison. Chez eux, l'ameur de la patrie est une vertu qui fait des choses sublimes; dans leurs épouses, une passion qui tente des choses extraordinaires. La beauté, la parure, la naissance, les agrémens de l'esprit n'étant pas assez estimés à Sparte, pour établir des distinctions entre les femmes, elles furent obligées de fonder leur supériorité sur le nombre et sur la valeur de leurs enfans. Pendant qu'ils vivent, elles jouissent des espérances qu'ils donnent; après leur mort, elles héritent de la célébrité

¹ Plut. ibid. Anthol. l. 1, c. 5, p. 5.

² Alian. var. hist. l. 12, c. 21.

* Ce dernier fait, et d'autres à-peu-près semblables, paroissent être pos-

térieurs au temps où les lois de Lycurgue étoient rigoureusement observées. Ce ne fut qu'après leur décadence qu'un faux héroïsme s'empara des femmes et des enfans de Sparte.

qu'ils ont acquise. C'est cette fatale succession qui les rend féroces, et qui fait que leur dévouement à la patrie est quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition et de la vanité.

A cette élévation d'ame qu'elles montrent encore par intervalles, succéderont bientôt, sans la détruire entièrement, des sentimens ignobles; et leur vie ne sera plus qu'un mélange de petitesse et de grandeur, de barbarie et de volupté. Déjà plusieurs d'entre elles se laissent entraîner par l'éclat de l'or, par l'attrait des plaisirs¹. Les Athéniens qui blamoient hautement la liberté qu'on laissoit aux femmes de Sparte, triomphent en voyant cette liberté dégénérer en licence². Les philosophes mêmes reprochent à Lycurgue de ne s'être occupé que de l'éducation des hommes³.

Nous examinerons cette accusation dans un autre chapitre, et nous remonterons en même temps aux causes de la décadence survenue aux mœurs des Spartiates. Car, il faut l'avouer, ils ne sont plus ce qu'ils étoient il y a un siècle. Les uns s'enorgueillissent impunément de leurs richesses, d'autres courent après des emplois que leurs pères se contentoient de mériter⁴. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert une

¹ Arist. de rep. lib. 2, p. 781; l. 8, p. 806. Aristot. ibid. p. 328.

² Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 637. ⁴ Xenoph. de rep. Lacéd. p. 689.

³ Id. ibid. lib. 6, t. 2,

courtisane aux environs de Sparte¹; et, ce qui n'est pas moins dangereux, nous avons vu la sœur du roi Agésilas, Cynisca, envoyer à Olympie un char attelé de quatre chevaux, pour y disputer le prix de la course, des poètes célébrer son triomphe, et l'état élever un monument en son honneur².

Néanmoins, dans leur dégradation, ils conservent encore des restes de leur ancienne grandeur. Vous ne les verrez point recourir aux dissimulations, aux bassesses, à tous ces petits moyens qui avilissent les ames: ils sont avides sans avarice, ambitieux sans intrigues. Les plus puissans ont assez de pudeur pour dérober aux yeux la licence de leur conduite³; ce sont des transfuges qui craignent les lois qu'ils ont violées, et regrettent les vertus qu'ils ont perdues.

J'ai vu en même temps des Spartiates dont la magnanimité invitoit à s'élever jusqu'à eux. Ils se tenoient à leur hauteur sans effort, sans ostentation, sans être attirés vers la terre par l'éclat des dignités ou par l'espoir des récompenses. N'exigez aucune bassesse de leur part; ils ne craignent ni l'indigence ni la mort. Dans mon dernier voyage à Lacédémone, je m'entretenois avec Talecrus qui étoit fort pauvre, et Damindas qui jouissoit d'une fortune aisée. Il survint un de ces hommes que Philippe, roi

¹ Xenoph. hist. Græc. lib. 3, p. 495. cap. 8, pag. 222; cap. 15, p. 243.

² Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 212. Pausan. l. 3,

³ Aristot. de rep. lib. 2, c. 9, p. 330.

de Macédoine, soudoyoit pour lui acheter des partisans. Il dit au premier : „Quel bien avez-vous ? Le nécessaire, répondit Talécrus, en lui tournant le dos ¹.” Il menaza le second du courroux de Philippe. „Homme lâche ! répondit Damindas, eh ! que peut ton maître contre des hommes qui méprisent la mort ².”

En contemplant à loisir ce mélange de vices naissans et de vertus antiques, je me crovois dans une forêt que la flamme avoit ravagée ; j'y voyois des arbres réduits en cendres ; d'autres à moitié consumés ; et d'autres qui, n'ayant reçu aucune atteinte, portoient fièrement leurs têtes dans les cieux.

¹ Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 232. ² Id. ibid. p. 219.

CHAPITRE XLIX.

De la Religion et des Fêtes des Spartiates.

LES objets du culte public n'inspirent à Lacédémone qu'un profond respect, qu'un silence absolu. On ne s'y permet à leur égard ni discussions, ni doutes ; adorer les dieux, honorer les héros, voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi les héros auxquels ils ont élevé des temples, des autels ou des statues ; on distingue Hercule, Castor, Pollux, Achille, Ulysse, Lycurgue, etc. Ce qui doit surprendre ceux qui ne connoissent pas les différentes traditions des peuples, c'est de voir Hélène partager avec Ménélas des honneurs presque divins ¹, et la statue de Clytemnestre placée auprès de celle d'Agamemnon ².

Les Spartiates sont fort crédules. Un d'entre eux crut voir pendant la nuit un spectre errant autour d'un tombeau ; il le poursuivoit la lance levée, et lui crioit : Tu as beau faire, tu mourras une esconde fois ³. Ce ne sont

¹ Herodot. lib. 6, c. 61.
Isocr. encom. Helen. t. 2,
p. 144. Pausan. 1. 3, c. 15,
p. 244.

² Pausan. ibid. cap. 19,
p. 258.

³ Plut. apophth. Lacon.
t. 2, p. 236.